

Impasses

Mohammed SEFFAHI *

A Fawzia

**D'une version l'autre,
un déplacement de la figure
silencieuse du migrant
entre l'effondrement du pays
d'émigration et une hospitalité
"comptée" du pays d'immigration.**

"**V**ous apprendrez dans cette maison qu'il est dur d'être étranger. Vous apprendrez aussi qu'il n'est pas facile de cesser de l'être. Si vous regrettez votre pays, vous trouverez ici chaque jour plus de raisons de le regretter, mais si vous parvenez à l'oublier et à aimer votre nouveau séjour, on vous renverra chez vous, où, dépaysé une fois de plus, vous recommencerez un nouvel exil." (Maurice Blanchot, Le ressassement éternel).

A l'origine, je voulais écrire un texte nourri d'un voyage effectué en Algérie, domaine où les médias se contorsionnent de jolie manière depuis longtemps déjà. Un texte sur l'accueil d'un sujet migrant dans un chez-lui en effondrement.

Un peu comme la télévision où la caméra fouille doucement et sans passion la question algérienne pour nous faire voir, au plus près, les poils dressés par l'horreur des Algériens fuyant les "égorgeurs de rue", j'aurais aimé montrer l'immobilité mortelle de ceux que l'horreur a laissé figés sur le bord de la vie, étaler l'irrécupérable d'une chronologie implacable et désigner en pleine lumière ces trous profonds qui sont les bornes où les diagnosticiens lisent leur route.

Belles ruines. La nature a fait l'homme heureux et bon, disait un texte de mon enfance, la sociologie m'a appris que la société le déprave et le rend misérable.

J'aurais partagé ces images étranges que je garde dans ma mémoire, de ma mémoire. Moments étranges et familiers, où plutôt dont l'étrangeté nous est devenue familière, d'un Algérien roulant dans une voiture, arrêté par un "barrage". "Hogra" ou égorger quelqu'un et quel que soit son visage, précisément parce qu'il en

* Sociologue, ARAFDES
Centre Léon Walras-CNRS, Lyon

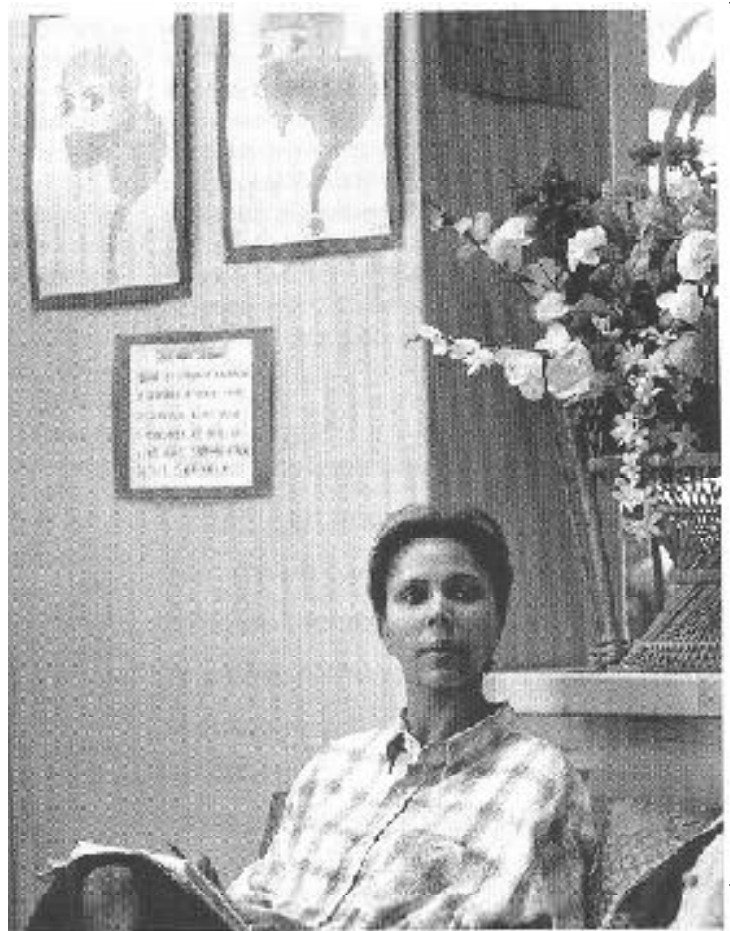
a un "visage". Mieux vaut éviter de penser à la tête des Algériens de demain. A si bien et si souvent représenter l'horreur et le désespoir, on finit par les identifier à ceux qui s'y débattent. Fascinante horreur où survit avec une ingéniosité incroyable cet étonnant peuple qui trouve on ne sait où le courage de rebâtir sans fin ses ruines. Le sort est dur, l'espérance incertaine, c'est un tour de force que de m'inventer quelque consolation, mais à quoi bon ! Nous autres enfants d'Algérie, comment pourrions-nous être chez nous dans un pareil aujourd'hui !

Je ne le ferai pas. Un trouble diffus à chaque fois m'en obscurcit la perspective. Alors seconde version...

En mal d'accueil

Seconde version, l'accent sera déplacé, mais la difficulté reste la même, si l'horreur n'est pas algérienne, pourtant il n'y a pas la paix, un autre peuple "en mal d'accueil", les étrangers en France eux aussi sont dans l'impasse : émigrés pour leur pays d'origine, ils sont immigrés pour celui qui les accueille.

La question de l'immigration (le télétexte l'affiche quotidiennement sur les écrans de la télévision) est en délibéré non seulement dans nos journaux et dans nos assemblées parlementaires, mais aussi dans nos intimités où s'aventurent les idées redoutées. Nos silences ne sont pas moins chargés. Ni la discrétion des pouvoirs publics. Ni les questions que nous laissons derrière nous sans que nous renoncions tout à fait à les poser : quel espace d'accueil voulons-nous ? Ni le mutisme des joueurs de dés que nous sommes souvent les uns pour les autres, parce que les dés — les lois de l'immigration — que nous lançons devant nous, l'un après l'autre, parlent pour nous et que c'est ainsi que nous échangeons. Que ne ferions-nous pas pour continuer "la partie" pour nous flatter que nous ne sommes



pas quittes ?

Quittes, nous ne le sommes pas. Ni avec notre humanisme caché. Ni avec le "sacré politique" — surtout si nous pensons l'avoir perdu—. Il faut nous expliquer. Ne serait-ce que parce que les plus ordinaires de nos propos, comme les plus graves, n'ont pas le pouvoir de retenir indéfiniment l'attention d'autrui. Ce n'est pas seulement que nous courrions le risque, faute que nos paroles puissent être justifiées, de voir se transformer notre vie en un babil incessant d'adultes puérils tous occupés à se tirer l'un l'autre par la manche. Mais que nous perdrons, avec l'étranger, l'immigré, autrui, le seul point de plausibilité que nous puissions partager parmi tant d'incertitudes.

On ne peut pas accueillir n'importe comment ? Le propos est bien pessimiste, dira-t-on. Pas exagéré. L'accueil échappe sinon aux plus malheureuses de nos entreprises. On ne peut pas faire n'importe quoi.

Le mot d'Einstein pourrait bien prendre alors un sens qu'il ne lui soupçonnait pas. On ne peut pas faire n'importe quoi. Le voudrait-on ?

Retiré dans son silence, l'immigré est devenu figure du silence. Peut-être faut-il accepter l'idée. S'il ne nous parle pas, en tout cas comme nous le voudrions, il nous tient — inégalement il est vrai — en état de parler sinon en état de veille. Même quand nous parlons d'autres choses et quand bien même la question de l'immigration demeurerait trop évidemment l'affaire des grands enfants qui s'ennuient. Si nous prétendons vouloir rester en dehors de "tout ça" parce que, disons-nous, c'est "l'affaire des autres", si nous nous réfugions dans le silence, donnant, le cas échéant, à ceux dont c'est le problème (problème des sans papiers) l'assurance de notre discrétion "ça ne me regarde pas...", nous n'ignorons pas vraiment de quoi ils parlent, peut-être même ce qu'ils disent, ni le ton des protagonistes et de leurs échanges, ni la tournure que prend le débat. Ne rejetons pas l'idée que nous ayons, un jour, notre mot à dire dans toutes ces "histoires".

Seuls les sondages et les statistiques peuvent encore en rendre compte mais dans ce cas, il ne s'agit pas de connaissance à proprement parler. Le rituel des sondages et des statistiques n'a pas d'objet réel. Sa fonction est plus simplement de simuler un objet qui échappe mais dont l'absence est intolérable. On s'accorde à penser dans ce milieu, trop vite sans doute, que les conflits de demain seront liés à l'immigration, aux immigrés parce que de "trop". Quand on songe qu'un récent débat de chiffres estimait le nombre des étrangers en France tantôt à plus de six millions, tantôt à moins de quatre millions ; spectre tantôt effrayant : "il naît en France un étranger toutes les vingt minutes", tantôt vivifiant "tous les peuples ont besoin d'étrangers. Les français aussi". Ces divers points de vue sont d'ailleurs prétexte pour d'autres options : n'a-t-on pas vu les campagnes électorales presque toutes fondées sur la présence des immigrés ? C'est dire que les courants troubles de la conscience moderne mêlent, sur ce point, l'inconscient de leurs flots. Si nous n'en sommes pas à voir les repas dominicaux s'achevant en bataille rangée avec pour légende "ils en ont parlé" les temps sont sans doute à de modernes Zola et à leurs "J'accuse".

Paradoxe apprentissage si les continuités de notre monde sont à ce point rompues. Il nous faut réapprendre avec pour seul recours ce qui a été "la" tradition

hospitalière dont nous n'avons pas fini d'entendre qu'elle n'est plus notre patrimoine indivis — l'a-t-elle jamais été ? Et peut-être avec ce sentiment que la question d'accueil réveille aujourd'hui c'est qu'elle nous renvoie, comme elle renvoie les autorités patentées, à de très civils usages. Ceux, répétés, réappris tous les jours, de la conversation civile, et ceux qui règlent les échanges de services désirés, comme les plus humbles échanges de la vie quotidienne, le renseignement demandé dans la rue au premier passant venu : le chemin de la gare, ou l'heure de passage du prochain bus.

Dans cette interaction du silencieux et du sondeur, celui qui l'a emporté n'est pas celui qu'on pense.

L'ombre portée

Face à l'immigré, on exige de l'identité. Il faut qu'il y ait volonté et qu'elle s'énonce et si elle venait à manquer, on sera là, lieutenant du droit, pour la proclamer ; alors qu'il n'est pas évident qu'il soit si intéressant de savoir, de vouloir, de pouvoir et qu'il est plus tentant de s'en remettre à quelques velléités insignifiantes que d'être suspendu à sa propre volonté ou à la nécessité de choisir. Un seigneur avait un serviteur pour cela ; devant un paysage splendide constellé de lacs, il se retourne vers son valet pour lui demander : "quel est le lac que je préfère ?"

Non seulement les gens n'ont pas envie qu'on leur dise ce qu'ils veulent mais il n'est même pas sûr qu'ils veulent le savoir ni même qu'ils aient envie de vouloir.

Il y a quelques temps pour réduire l'étrangeté ou le non-sens d'une population, il suffisait de lui envoyer des missionnaires. Souvent le simple fait de les découvrir suffisait largement à les exterminer.

Nous voulons toujours croire que l'accueil s'instaure à nos conditions, en fait, nous sommes condamnés aux formes qu'il prendra et nous ne pourrions empêcher que tout ce qui sera mis en oeuvre dans ce contexte (les énoncés qui fondent et valident l'accueil, les processus de sa structuration, les modalités de son déploiement et redéploiement animés par les percées des textes de loi...) ne soit que l'effet second ou périphérique de stratégies plus fondamentales visant à l'exercice de rejet. Non reçu.

C'est depuis cette position instable, intenable, qui projette l'immigré hors de lui-même dans le désœuvrement, que celui-ci (l'immigré) interroge et excède la tendance homogénéisante, échappant ainsi à la perspective assimilatrice. L'écart que constitue l'immigré par rapport à toute interprétation et à toute évaluation introduit une brèche dans l'univers de la société, une insatisfaction radicale, qui inscrit de la distance en elle, l'ébranle en quelque sorte et l'empêche de se refermer sur elle-même. En ce sens, l'immigré est innommable : il dit d'emblée à ceux qui veulent se l'approprier pour le rendre maîtrisable : "je veux rester libre". Cette liberté, loin d'être un obstacle à la relation, est une condition première : il y a peut-être dans cette situation de détresse une chance, la possibilité (l'impossibilité) de réinventer un autre langage pour faire sauter les crans de sécurité afin qu'on puisse s'aventurer à la rencontre de cet immigré fascinant. Cette fixation qu'on a sur l'immigré, ces glissements incessants, si bien que nous parlions toujours, dans l'espace du désastre, à propos de l'immigré. Réinventer un autre langage, c'est peut-être justement trouver ou retrouver un langage qui parlerait de l'autre tel qu'il est dans son parti pris avant toute nomination.

L'accueil. L'expression pourrait bien caractériser l'étranger toujours au carrefour de lui-même. Accueil en ceci que l'étranger est le mi-lieu d'une lutte incertaine, mais aussi parce que toujours là où il n'est pas (jamais là où il est), elle excède de sens, offerts aux intentions très spéciales qui lui sont dues, aux sollicitations qu'on célèbre en célébrant l'étranger sans trêve.

L'immigré est l'ombre portée de l'accueil dont il est l'objet.

Silencieux, et s'il parle ce n'est qu'en balbutiant, et, d'une certaine façon, en se taisant. Il ne se parle qu'exceptionnellement et d'une manière presque fortuite, par une rencontre inattendue, violente et instantanée.

Visage étranger, le lisse de notre peau et cette haleine si fraîche qui fait le charme de nos rencontres. Tout reste incompréhensible si on s'acharne à prouver la réalité de cette fiction : le lieu d'accueil est un accueil à l'infini. Ultime lieu où le visage est passif et où on n'est pas sommé d'exprimer, d'identifier, de signifier et de justifier sa présence.

Il importe alors, dans ce lieu d'adoption où je ne fais que passer, je laisse quelques traces étranges, aléatoires, improbable ! "C'est dans la mesure où les existences se dérobent à la présence du tragique, écrit Georges Bataille (1), qu'elles deviennent mesquines et risibles. Et c'est dans la mesure où elles participent à une horreur sacrée qu'elles sont humaines. Il se peut que ce paradoxe soit trop grand et trop difficile à maintenir : cependant il n'est pas moins la vérité de la vie que le sang".

"Je n'ai trouvé nulle part de patrie, et je ne suis qu'un errant en tout ville et en partance sur tous les seuils. Ils me sont étrangers en dérision ces contemporains vers qui mon coeur naguère me poussait ; et je suis exilé des patries et des terres maternelles. Ainsi je n'aime plus que le pays de mes enfants, l'inexploré, au plus lointain des mers ; à ma voile, c'est celui-là que je commande de chercher et de chercher". Friedrich Nietzsche - Ainsi parlait Zarathoustra. ■

(1) Georges Bataille, La mère - Tragédie, in Oeuvres Complètes, T.1, Paris, Gallimard, 1970, p.493.